Thématisation, topicalisation, et éléments non-référentiels : le cas de l'adjectif détaché

Theme, topic and non-referential elements : the case of the separate adjective

Bernard Combettes

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2760>

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1998

Pagination : 133-159

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Bernard Combettes, « Thématisation, topicalisation, et éléments non-référentiels : le cas de l'adjectif détaché », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 30 | 1998, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2760>

Bernard COMBETTES
LANDISCO
Université Nancy II

Thématisation, topicalisation, et éléments

non-référentiels :

le cas de l'adjectif détaché

1. Thème/topique : deux approches différentes

Au-delà des simples questions terminologiques, des différentes acceptions que peuvent prendre les dénominations de « thème » ou de « topique », questions qui ne posent en réalité guère de problèmes lorsque les notions sont clairement explicitées, il faut constater de grandes différences entre les diverses « écoles » qui utilisent ces termes. Devant cette hétérogénéité, on peut être tenté d'adopter une position extrême, comme le font Schlobinski et Schütze-Coburn (1992), qui concluent, après un examen critique des multiples valeurs du terme de « thème », que la notion même est inutile et pourrait être remplacée par plusieurs concepts propres au niveau d'analyse concerné : syntaxe, sémantique, pragmatique, analyse du discours. Cette position ne reconnaît, au bout du compte, aucune spécificité à la catégorie de thème/topique et amène à considérer que les questions ordinairement traitées à l'aide de ce concept pourraient l'être, de façon tout aussi pertinente, dans chacun des domaines où les faits étudiés sont représentés ; la critique va ainsi plus loin qu'une critique qui ne porterait que sur le choix d'une terminologie ; elle met en doute la pertinence, la validité, du champ d'observation. Ce point de vue extrême paraît difficile à défendre : le « troisième niveau d'analyse » de la « Perspective fonctionnelle de la phrase », la « structure informative » de Lambrecht,

par exemple, ne peuvent se ramener à une addition, une superposition, de sous-parties de la syntaxe, de la sémantique, de la pragmatique. Les faits observés (ordre des mots, structure de phrases, inférences, opposition défini/indéfini, etc.) relèvent évidemment de divers niveaux de l'analyse linguistique, mais le fait même que plusieurs domaines soient en jeu implique la reconnaissance d'un système spécifique qui, justement, permette leur intégration ; de plus, le fait qu'il s'agisse de l'utilisation, en contexte, de marques linguistiques, conduit à une situation particulière, comme le signale Givon (1992) : « In actual communicative behavior, the grammar does not directly interact with the TEXT. Rather, the grammar interacts with the MIND that produces or interprets the text » (p. 5). C'est, pour une bonne part, cet aspect particulier du « codage », par des marques linguistiques, de catégories qui ne relèvent plus du système de la langue, mais qui se rattachent aux activités de production/compréhension des textes, qui justifie la prise en compte d'un niveau spécifique d'analyse. On peut d'ailleurs constater que les différences dans les approches – et les différences dans les définitions – proviennent souvent d'un manque d'accord sur la plus ou moins grande spécificité du niveau observé : l'angle d'attaque n'est évidemment pas du même ordre si, comme Givon, on s'intéresse à la cohérence discursive ou si, comme Lambrecht, on prend plutôt comme objet d'étude la structuration syntaxique des énoncés.

Cette diversité semble toutefois pouvoir être réduite à deux grandes directions, deux tendances principales, qui ne sont pas incompatibles, dans la mesure où elles s'attachent à deux aspects différents du niveau « informationnel ». Un premier type de définition fait du thème le « point de départ » de l'énoncé, définition dont on peut trouver la trace dans des concepts tels que le « sujet psychologique » chez Paul (1880) : ce lien entre ce que le locuteur a présent à l'esprit et son expression dans la phrase se retrouve aussi dans l'approche de Travnicsek (1962), qui, se distinguant par là des autres travaux issus des principes établis par Mathesius, sépare nettement cette valeur « psychologique » du thème des notions « informationnelles », telles que l'opposition connu/nouveau. De même, Halliday (1967, 1970) considère, sur des principes identiques, que le thème correspond toujours au début de phrase, au premier constituant qui ouvre l'énoncé. Très proche de cette

position, mais parfois plus difficile à appliquer, une autre définition fait du thème « ce dont on dit quelque chose », la notion de « point de départ » se trouvant finalement commune aux deux approches (Kuno, 1972 ; Dik, 1978 ; Reinhart, 1982 ; Lambrecht, 1994).

L'autre grande direction est constituée par les essais de caractériser le thème en prenant en compte sa « charge informative », d'où les analyses des degrés de connaissance partagée, de la répartition connu/nouveau : le thème est alors considéré comme l'élément connu, donné, cette « connaissance » pouvant d'ailleurs revêtir des aspects multiples (Prince, 1981 ; Chafe, 1987). L'approche de Firbas (1964) peut être interprétée comme une tentative de dépasser la dichotomie trop simple du couple connu/nouveau et de prendre en compte, avec la notion de « dynamisme communicatif », la hiérarchie des divers constituants sur une échelle des degrés « informatifs », le thème étant alors le groupe doté du plus bas degré sur cette échelle.

Ainsi se trouve-t-on en présence de deux grandes approches : le thème (ou le topique) comme « point de départ », le thème comme élément « connu » (ou le moins informatif).

Ces deux définitions sont d'ordre différent ; il faut toutefois constater des points de rencontre évidents entre les deux types d'analyse :

- On remarquera d'abord qu'il est souvent posé, comme principe prototypique, que le thème « point de départ » coïncide d'ordinaire avec un référent « connu ». L'extension de la notion de « connu » permet assez facilement cette généralisation ; ainsi Haiman (1978) considère-t-il les topiques contrastifs (introduits pour la première fois dans le texte) comme « connus » : « They must be established as givens by agreement and the speaker must solicit this agreement from his listener » (p. 584) ; le topique peut ainsi être « connu » non seulement préalablement à l'énonciation, mais aussi au moment même de l'acte de parole. La notion de « connu », ainsi assimilée au « thème », permet, en quelque sorte, de justifier l'ordre des constituants de la phrase par une application des principes de l'iconicité.

- Ces points de contact entre les deux domaines d'étude ont pour conséquence que les travaux sur les divers degrés de la « connaissance partagée », ainsi que ceux qui portent sur la « saillance » des référents, se trouvent relativement indépendants de l'une ou l'autre définition du

thème/topique, et se voient exploités dans les deux directions : le syntagme nominal saillant sera à la fois le moins élevé sur l'échelle du dynamisme communicatif et celui qui pourra servir de « point de départ », dans la mesure où il sera présent à la pensée du locuteur au moment de l'énonciation ; de la même façon, le syntagme nominal qui renvoie à un référent « connu » (ou « supposé connu », par inférence, par exemple) pourra évidemment remplir le rôle de thème, en tant que degré le plus faible du dynamisme communicatif, mais également celui de point de départ. On comprend, devant de tels recoupements, que la plupart des auteurs raisonnent en termes de prototypicalité ou en termes de degrés, d'échelles, par rapport à une situation prototype, le thème/topique « point de départ » se trouvant normalement « connu » ; ainsi : « The most easily processed and therefore cognitively speaking most acceptable sentences are those whose topics are highest on the scale, i.e. whose topic referents are ACTIVE in the discourse. Such referents are the PREFERRED topics because the mental effort necessary to process sentences containing them is not increased by the additional task of assessing the topic REFERENT, by retrieving it from long-term memory or by drawing inferences leading to its assessment » (Lambrecht, 1994, 165).

– Il convient enfin de signaler un paramètre qui permettrait de distinguer les diverses approches : qu'il s'agisse de l'analyse des degrés d'information ou de celle du « point de départ » de l'énoncé, les observations proposées apparaissent comme plus ou moins « discursives », plus ou moins « textuelles ». En effet, même s'il est difficile, dans le domaine qui nous intéresse ici, de faire abstraction du contexte et de se limiter au cadre de la proposition, certaines approches font du topique une unité typiquement phrastique (Firbas envisageant par exemple le cas de phrases « indépendantes du contexte » et établissant les degrés de dynamisme communicatif en s'appuyant sur les structures sémantiques et syntaxiques), alors que d'autres conçoivent le topique comme une unité essentiellement textuelle, qui ne trouve sa définition et sa justification que dans des enchaînements de phrases : « Coherent discourse is thus characterized by equi-topic clause chains. And "topic" is a relevant functional notion only at the discourse level, minimally at the chain or paragraph level » (Givon, 1992, 12).

2. Problèmes posés par les unités non-référentielles

Dans l'une et l'autre optiques qui viennent d'être présentées, les éléments non-référentiels ne sont guère pris en considération ; nous essayerons de voir dans quelle mesure ils posent des problèmes particuliers. Il convient de souligner, auparavant, une question annexe, celle du « découpage » des unités, de la segmentation des énoncés en éléments pertinents.

2.1. La segmentation

Quelle que soit la théorie de référence, la décomposition des énoncés en syntagmes s'opère sans grande justification : les unités « informatives » obtenues (qu'il s'agisse du thème ou du topique) coïncident avec des constituants syntaxiques ou des parties de constituants relevant de l'identification habituelle en SN, Sprép., SV, etc. Ceci se comprend assez facilement lorsqu'il est question d'identifier le topique ; l'analyse rejoignant plus ou moins la problématique de la prédication, ce sont les constituants identifiables comme « début de phrase » qui pourront remplir cette fonction. Ainsi, dans un SN complexe, de type SN, + *de* + SN₂, le SN₂ seul ne saurait être « point de départ », et c'est l'ensemble du SN qui doit être pris en considération, ce qui simplifie la procédure de segmentation. Devant l'impossibilité de :

– * Le livre de **X**, je **lui** ai parlé hier.

en face de :

– Le livre de X, je l'ai lu hier,

on acceptera comme topique l'ensemble du SN initial, sans que soit soulevée la question du découpage « interne » du groupe. Les éléments non-référentiels, tels que les adjectifs épithètes par exemple, se trouvent ainsi « englobés » dans un SN et n'apparaissent pas, en tant que tels, dans la décomposition des énoncés ; dans :

de linguistique
 – Les livres trop longs , je les survole,

le topique sera la totalité du syntagme détaché. La position de Halliday est typique : les « hésitations » qui peuvent surgir dans l'identification du thème (en tant que « début absolu » de phrase, correspondant à ce qui est « présent à l'esprit du locuteur ») résident davantage dans le nombre de constituants à prendre en considération que dans la décomposition de plus en plus fine d'un groupe complexe. Le problème sera, par exemple, de décider s'il peut y avoir plusieurs syntagmes à valeur de thème dans une même phrase : en effet, une juxtaposition de constituants de même niveau syntaxique (une suite de circonstanciés est l'un des cas les plus fréquents) amène à s'interroger sur les priorités, sur l'importance relative de chacun de ces compléments ; faut-il parler de thème « secondaire » pour le deuxième élément, par exemple ? En revanche, si le thème recouvre un constituant unique, nettement délimité, la plus ou moins grande complexité de cette unité ne sera pas prise en compte. La notion d'« ouverture de la phrase » va de pair avec des groupes syntaxiquement homogènes. Les caractéristiques morpho-syntaxiques semblent ainsi correspondre à des « unités cognitives », les « idées » présentes à l'esprit du locuteur à l'attaque de l'énoncé coïncidant, en quelque sorte, avec la structuration grammaticale de la phrase.

Pour les analyses qui se situent dans le prolongement de la FSP, la hiérarchie des degrés de dynamisme communicatif, fondée en grande partie sur les notions de « connu » et de « nouveau », interfère beaucoup moins avec la segmentation des unités en constituants syntaxiques. La prise en compte de l'oral, des phénomènes prosodiques, conduit souvent à une décomposition plus « fine » des groupes complexes. Cela est net dans la reconnaissance des diverses parties rhématiques : la hiérarchisation en ce domaine (rhème propre, reste du rhème, transition, ...) conduit fréquemment à distinguer la tête du syntagme de ses adjoints, de ses déterminants, de ses expansions. Il arrive de même, bien que les cas soient moins fréquents, que les parties thématiques exigent une décomposition en thème propre et reste du thème, décomposition qui peut amener l'éclatement d'un constituant syntaxiquement « homogène ». Les notions de « connu » et de

« nouveau » (et, par conséquent, l'échelle du dynamisme communicatif) ne correspondent pas de façon systématique à des syntagmes qui renvoient à un référent particulier ; elles peuvent s'appliquer à tous les types d'information : le rhème propre peut être un circonstant de manière, un adjectif épithète, etc., ce qui apparaît nettement dans des situations de « contraste » :

– A-t-elle mis la robe rouge ? Non, elle a mis la (robe) bleue.

Une certaine opposition peut ainsi être établie entre une approche relativement dichotomique (topique/commentaire) et une approche plus « hiérarchisée », qui ne recherche pas, du moins théoriquement, une équivalence systématique entre le niveau informationnel et le niveau syntaxique. Cette question de la pertinence syntaxique des unités est liée au problème de la prédication, plus exactement à celui du « support » de la prédication et, de façon étroitement imbriquée, à celui du statut des unités non-référentielles.

2.2. Unités non-référentielles et problématique de la topicalisation/thématisation : le cas de l'adjectif

La catégorie de l'adjectif se trouve peu exploitée dans les travaux que nous avons cités jusqu'ici. Certains chercheurs insistent sur les difficultés entraînées par des constructions particulières : ainsi Lambrecht s'avoue-t-il embarrassé, après avoir écarté les éléments non-référentiels de la problématique de la topicalisation, par des tours comme : *Adj., il l'est*. De même, Vasconcellos propose-t-elle d'interpréter, dans une optique continuant celle de Halliday, les adjectifs en position détachée comme des thèmes « secondaires ». Le problème se pose en effet, dans la mesure où la plupart des auteurs reconnaissent une valeur référentielle –et, par là, la possibilité d'être topicalisé ou thématisé– à un prédicat lorsqu'il apparaît sous une forme qui lui permet de fonctionner comme argument. Les « événements » tombent ainsi dans le domaine de la référence lorsqu'ils sont « traduits » par une nominalisation ou par un enchâssement, une subordination. Une structure prédicative, le syntagme verbal, par exemple, jouera un rôle de topique si elle correspond à une fonction « essentielle » (sujet, objet, attribut), dans un constituant

qui peut être antéposé et dont on « dit quelque chose », point de départ du reste de l'énoncé.

A ce titre, l'adjectif attribut semble devoir être traité comme les autres types de groupes prédicatifs ; de la même façon que le syntagme verbal : (*on*) *lit des romans* se trouve topicalisé dans :

– Lire des romans, c'est [...]

ou

– La lecture des romans, c'est [...]

le syntagme adjectival peut aussi jouer un rôle de topique dans :

– Satisfait de son travail, il ne l'était guère.

Le problème est davantage celui de la « prédication seconde », qui caractérise l'adjectif « détaché » ; il semble en effet plus difficile de considérer la prédication réduite, dans des phrases du type : *Fatigué, il s'est assis* ; *attentif, il écoutait*, comme un « point de départ » qui va servir de base à la prédication principale, comme une unité dont on va « dire quelque chose ». Toutes proportions gardées, alors que le syntagme attribut de : *Fatigué, il ne l'était guère* peut être rapproché de : *la fatigue, il ne connaît pas ça* ; *la fatigue, il ne s'en soucie pas*, les groupes *fatigué, attentif*, doivent plutôt être comparés à : *en raison de sa fatigue, avec attention* ; des paraphrases, sans doute un peu « lourdes », montreraient que le topique peut être introduit par des tours prépositionnels comme *quant à, pour ce qui est de* : *quant à la fatigue (pour ce qui est de la fatigue), nous en reparlerons*, etc. L'adjectif topicalisé acceptera difficilement ces constructions indirectes, et le rétablissement du verbe *être* semble faciliter ce marquage du topique : *pour ce qui est d'être fatigué, P (quant à être fatigué, P)* ; un exemple comme le suivant montre toutefois que la combinaison préposition + adjectif n'est pas absolument impossible (du moins à une certaine époque du français) :

– Il ne tint pourtant pas à moi de m'en donner une autre (= de contenance) ; mais je crois que je n'en pus jamais venir à bout, non plus que d'avoir un visage qui ne parût ni déplacé ni honteux ; car, pour étonné,

je me serais consolé que le mien n'eût paru que cela. (Marivaux, *Le paysan parvenu*, p. 239).

Ces procédés, communs, dans une certaine mesure, aux groupes référentiels et aux non référentiels, ne semblent pas s'appliquer aux prédictions secondes : *Immobile, il attendait devant la porte*/**Pour ce qui est d'être immobile, il attendait devant la porte* ; l'emploi de *pour ce qui est de*, de *quant à*, laisse attendre une relation avec la suite de l'énoncé, relation qui correspond justement au phénomène de topicalisation, qui ne se retrouve pas ici, dans la mesure où l'adjectif *immobile* n'entretient pas de rapport sémantique particulier avec le prédicat principal et correspond à une simple « juxtaposition » (*il attendait et il était immobile*). La situation n'est cependant pas aussi claire que cela car, dans d'autres contextes, la construction détachée peut entretenir certaines relations avec le reste de la proposition : faut-il considérer que l'on se rapproche alors de la fonction de topique ? C'est ce que nous examinerons plus loin (cf. 3.3.). Contentons-nous pour l'instant de constater que l'exclusion des éléments non référentiels – du moins de certains de ces éléments, tels que l'adjectif – du domaine de la thématization ne va pas sans poser quelques problèmes.

Aussi semble-t-il nécessaire d'examiner si certains points communs apparaissent, dans le domaine « informatif », entre les syntagmes référentiels et les syntagmes adjectivaux. Qu'il s'agisse de la notion de topique ou de celle de thème, une des problématiques les plus exploitées est celle des degrés de « connaissance partagée » : indispensable dans une théorie du dynamisme communicatif, elle est aussi fondamentale pour caractériser le topique, ou, du moins, pour « justifier » la topicalisation de tel ou tel constituant. C'est par cette hiérarchisation des éléments « connus/nouveaux » que nous commencerons l'examen du comportement du syntagme adjectival.

3. Le syntagme adjectival

3.1. Syntagme adjectival et degrés de connaissance partagée

Il convient donc de s'interroger sur la possibilité de classer les syntagmes non-référentiels, et, plus particulièrement, les syntagmes adjectivaux, sur l'échelle des degrés de la « connaissance partagée » ; élé-

ment fondamental dans les approches qui s'inspirent de la FSP, cette hiérarchisation se rattache aussi étroitement à la problématique du topique, la linéarisation apparaissant comme nettement conditionnée par les propriétés des divers constituants dans ce domaine lorsqu'il s'agit des groupes référentiels. Des grilles d'analyse relativement proches ont été proposées par des chercheurs comme Chafe, Prince ou Givon, analyses qui s'appliquent, comme nous l'avons déjà souligné, à des SN référentiels. On notera cependant que les termes utilisés sont habituellement ceux de « concepts » ou d'« entités », beaucoup moins précis que « référents de discours » (Lambrecht précise ainsi (p. 94) qu'il restreint la catégorie « concept » à la « représentation mentale des référents »). Considérons les deux grandes catégories sur lesquelles les auteurs paraissent s'accorder, catégories qui relèvent de la mémoire et de la « conscience » du locuteur : identification et activation. Le terme d'« identifiabilité », préféré par Chafe à celui de « connu » (ou de « familier ») renvoie à l'activité du locuteur qui doit tenir compte, dans sa dénomination d'une entité, si une représentation en existe déjà dans l'esprit du récepteur ; cette catégorie pourrait être rapprochée de celle de la présupposition, au niveau de la proposition ; les unités linguistiques qui « traduisent » le caractère « identifiable » du référent sont assez diverses : SN désignant des référents uniques, SN identifiables par connaissance partagée, mais aussi référents présents de façon « saillante » dans le texte (jeu des anaphores) ou dans la situation (jeu des déictiques). Les entités non-identifiables peuvent être « ancrées », rattachées par une autre unité au contexte, ou être entièrement nouvelles (cf. Prince, p. 236). Le deuxième concept de base est celui d'« activation » : des limitations dans la représentation des entités sont imposées par la nature de la mémoire à court terme ; « our minds contain very large amounts of Knowledge or information, and [...] only a very small amount of this information can be focused on, or be « active » at any one time » (Chafe, 1987, 22). L'accent est mis ici sur la situation au moment de l'énonciation ; le champ des éléments identifiables est évidemment bien plus vaste que celui des éléments réellement présents à la conscience aux divers instants successifs de la communication. Chafe propose ainsi de distinguer trois possibilités pour un concept, une entité, particuliers : actif, semi actif (ou acces-

sible), et inactif. Le référent « actif » est présent à l'esprit au moment de l'énonciation (il pourra être repris par des pronoms clitiques dans des phrases successives, par exemple) ; un référent « inactif » devra être rappelé par un groupe lexical « plein », dans la mesure où, même s'il est connu, identifiable, il se trouve hors du champ de conscience du récepteur. Quant à la catégorie « accessible », trois sous-classes peuvent y être distinguées (cf. Lambrecht, pp. 99-100) : un concept « actif » se trouve remplacé, dans le fil du discours, par un autre concept ; il va rester accessible un certain temps (il resterait à déterminer cette durée) et sa réactivation exigera des procédés différents de ceux qui servent à introduire un référent « inactif ». Le concept en question peut aussi appartenir à un ensemble d'inférences qui sont tirées d'un cadre, d'un « schéma » (cf. la notion de « semantic frame ») : le cadre « église » entraînera les unités « accessibles » : « clocher », « presbytère », etc. On pourra enfin considérer que certains référents sont accessibles par leur présence dans le contexte non linguistique, dans la situation de communication. D'où la distinction : textuellement accessible, accessible par inférence, accessible par la situation. Il faut signaler la position de Lambrecht qui, sans changer fondamentalement ce type de classement, s'oppose à l'approche trop « réaliste » de Chafe : la catégorie « activation » renverrait plutôt à des « potentialités d'activation », et non à l'état réel du référent dans la conscience du locuteur ; l'émetteur suppose que le récepteur peut, sur la base des diverses structures linguistiques, tirer des inférences qui lui permettent d'interpréter correctement le référent (Lambrecht, p. 105).

A partir d'une telle classification, qui est assez facilement illustrée par des SN référentiels, comment traiter le cas des S Adj. ? Rappelons que, si ce problème se pose, c'est en raison du fonctionnement syntaxique de certains de ces groupes non-référentiels, en particulier en position détachée ; si l'adjectif n'apparaissait que dans une structure attributive post-verbale (sujet + *être* + adj.), la question ne serait guère pertinente et l'on ne pourrait qu'être d'accord avec Lambrecht sur la restriction de ce type de grille aux SN référentiels. Mais, comme Lambrecht le reconnaît d'ailleurs, les structures à « détachement » font difficulté, non seulement dans le cas des attributs antéposés, mais aussi

dans les cas que la tradition caractérise souvent du terme d'« apposition ».

Dans la mesure où ces constructions adjectivales ne sont pas référentielles, il semble en effet peu pertinent de se poser la question de leur « identification » ; ce concept renvoie à des référents « mémorisés » et peut, à la limite, s'appliquer à des « propositions » (cela mériterait discussion) mais sûrement pas à des adjectifs (ou à des adverbes) « isolés ». En revanche, la notion d'activation peut trouver son intérêt ici : les informations portées par le syntagme adjectival sont plus ou moins « présentes » à l'esprit au moment de l'énonciation ; que ces informations concernent des éléments référentiels ou des non référentiels nous paraît être une autre question, qui touche à la nature des entités mémorisées, à leur diversité (syntagmes nominaux ou prédicats). Il est ainsi possible de retrouver, dans le domaine de l'adjectif, les mêmes sous-catégories d'« activation » qui permettraient de répartir les syntagmes nominaux. Le groupe adjectival peut être « actif » dans la mesure où il est repris, tel quel, pourrait-on dire, dans le contexte proche ; cette « reprise » peut s'opérer par un pronom lorsqu'elle correspond à la fonction d'attribut, par une répétition du groupe s'il s'agit de prédication seconde. La notion « présent à l'esprit », qui permet d'identifier le syntagme adjectival comme « actif », est parfois dérivée d'un groupe nominal ; dans l'extrait suivant, le syntagme *la chaleur* est repris, dans les phrases successives, par l'adjectif *chaleureux*, placé en début de proposition. On remarquera que les deux premières occurrences de l'adjectif correspondent à la fonction attribut, alors que la dernière constitue une prédication seconde :

– Heureusement, il y a la chaleur d'Alain Juppé. Avec tout son gouvernement, comme le veut la tradition, il est venu présenter ses vœux au chef de l'Etat. Il a parlé [...] en exprimant à Jacques Chirac ses sentiments de « déférente amitié », et sa « gratitude » [...]. Chaleureux, Alain Juppé a décidé de l'être aussi avec son équipe [...] il leur (= aux ministres) a promis que, désormais, les décisions se prépareraient « dans un climat de dialogue ». Chaleureux, le premier ministre a aussi décidé de l'être avec sa majorité parlementaire, avec laquelle, a-t-il affirmé, les relations sont « excellentes » [...]. Chaleureux, Jacques Chirac a répondu aux ministres « qui sont aussi des amis », que [...] Il a

félicité, remercié les ministres pour « l'œuvre accomplie en 1996 » (*Le Monde*, 5/1/97).

Qu'il s'agisse de la fonction de topique ou de celle de thème, qui seraient toutes deux illustrées dans cet exemple, la notion d'élément « actif » semble pertinente ; de la même façon qu'un syntagme nominal référentiel peut demeurer activé au fil du texte, de la même façon une autre « information », à valeur prédicative, peut demeurer dans la mémoire immédiate et, finalement, constituer l'élément de plus bas degré sur l'échelle du dynamisme communicatif. La fonction syntaxique du constituant adjectival ne paraît pas fondamentale ici ; dans le passage suivant, l'adjectif remplit une fonction qui se rapproche de l'attribut de l'objet, avec une valeur sémantique de circonstant de « manière » :

– Florie retourna vers la porte, l'ouvrit toute grande sur la campagne. Toute grande aussi elle ouvrit la fenêtre [...] (M. Genevoix, *La Forêt perdue*, p. 148).

On rencontrera aussi fréquemment des cas où l'adjectif pourra être considéré comme entité « accessible », en particulier lorsqu'il s'agit de relations par inférence : l'adjectif « développe » alors certains traits sémantiques contenus, annoncés dans le contexte antérieur ; le parallèle n'est pas absolument total avec le cas d'éléments référentiels rattachés à un « cadre » général, et l'on ne peut parler ici d'un « scénario » dont seraient dérivés, présumés, les syntagmes adjectivaux. Le contexte proche contient toutefois des unités qui, par leur signification, rendent l'apparition de tel ou tel adjectif relativement « prévisible » :

– Et nous-mêmes nous battons d'un autre souffle, d'autres sentiments dégringoleront en cascade dans nos cœurs, et, si ce devaient être les mêmes, leur harmonisation, leur assemblage seraient autres, car les personnes comme les jours ne tolèrent pas les redites en matière de disposition d'âme. Heureux ou maussades, nous ne le sommes jamais deux fois de la même manière (Y. Peyré, *La Bibliothèque de Belmont*, p. 96),

où l'on peut considérer que le groupe *heureux ou maussades* est à rattacher à *d'autres sentiments*, à *disposition d'âme*. Plus fréquents encore sont les cas où l'adjectif serait à considérer comme une entité « inactive », du moins en tant qu'unité isolée, mais que la présence d'un « complément » permettrait de rattacher au contexte. Toutes proportions gardées, on retrouverait alors la situation d'« ancrage » des syntagmes nominaux « nouveaux » mais en relation avec le contexte.

– Un manteau noir [...] lui tombait jusqu'au-dessous des genoux [...] Contrastant avec ce costume solennel, une chemise ouverte laissait s'échapper librement un cou d'une blancheur laiteuse. (J. Green, *Le Mauvais lieu*, p. 97).

ou :

– Comme ils atteignaient le palier du deuxième étage, ils s'arrêtèrent. Penchée sur la rampe, la jeune fille jeta un coup d'œil dans le vide. (J. Green, *Minuit*, p. 171).

On notera les combinaisons fréquentes, sous forme de juxtaposition ou de coordination, de ces syntagmes adjectivaux avec des « circonstants », essentiellement localisateurs, qui correspondent d'abord à une prédication seconde sur un référent nominal qu'à une « précision » sur le procès du verbe principal :

– et, derrière le comptoir, tenant le panneau entier, à gauche encore, et au fond, d'autres glaces, prises entre les plaques de marbre, mettaient des lacs de clarté. (Zola, *Le Ventre de Paris*, p. 69).

– Autour d'elle, tombé sans doute de ses épaules, on voyait un manteau goudronné [...]. (Barbey d'Aurevilly, *Une Vieille maîtresse*, p. 313).

ou, avec coordination :

– A côté du mausolée, et communiquant par une porte, s'étend le cimetière [...]. (Fromentin, *Une Année dans le Sahel*, p. 81).

3.2. Le rattachement du syntagme adjectival à un référent

Les constituants non référentiels recouvrent des unités linguistiques relativement diverses ; cette hétérogénéité n'est guère prise en compte

lorsqu'il s'agit simplement de les opposer aux éléments référentiels, dans une sorte de « mise à l'écart » de la problématique du topique ou du thème. Regrouper ces constituants sous l'étiquette d'éléments « prédicatifs » (ou à « valeur prédicative », qui « participent » à la prédication, etc.) masque des différences importantes. Le cas d'adverbes comme *soudain*, *rarement*, ou de locutions comme *peu à peu*, *sur le champ*, etc., n'est sûrement pas à confondre avec celui des syntagmes adjectivaux ou des locutions à valeur adjectivale. Un des points importants et discriminants semble être le « lien » qui doit obligatoirement s'établir, pour certains constituants non référentiels, avec un groupe nominal référentiel, d'ordinaire exprimé dans la proposition. Le fonctionnement du syntagme adjectival est clair : ce lien avec un référent « sous-jacent » est indispensable, alors que la catégorie adverbiale se comporte de façon moins homogène, certains adverbes de manière, en particulier, exigeant, comme le ferait un syntagme adjectival, cette « coréférence » ; des termes comme *maladroitement*, *attentivement*, ou *intelligemment*, s'ils participent, comme les autres adverbiaux, à la prédication (par opposition aux SN référentiels), n'en sont pas moins étroitement liés, par leurs propriétés sémantiques, au syntagme sujet. Les rapprochements sont d'ailleurs possibles avec l'adjectif en position détachée, comme dans : *la neige tombe, abondante* / *la neige tombe abondamment* ; *maladroit, il a laissé tomber...* / *maladroitement, il a laissé tomber...*, etc. Il convient donc de distinguer deux « échelles », qui ne coïncident pas obligatoirement : celle des degrés de « connaissance partagée » de l'adjectif (ou de l'expression équivalente), dont nous venons de voir plus haut qu'elle peut s'appliquer en partie à des unités non référentielles, celle du degré de connaissance partagée du SN avec lequel l'adjectif est en relation. C'est cette relation qui place l'adjectif dans une catégorie à part parmi les non référentiels ; l'apparition d'un syntagme adjectival en début d'énoncé renvoie d'un côté à ce qui est présent à l'esprit du locuteur pour ce qui est du « sens » même du terme, et, d'un autre côté, même s'il n'y a pas de SN immédiatement présent, à un référent « lié » à ce syntagme adjectival. Dans une optique FSP, la linéarisation des constituants pourra s'expliquer alors par le fait que l'adjectif détaché renvoie souvent à un référent « actif », représenté par un clitique ou, éventuellement, par une redé-

nomination paraphrastique. La relation sémantique qui s'établit entre la prédication seconde portée par l'adjectif et la prédication principale joue aussi un rôle important, comme nous le verrons par la suite ; notons dans l'immédiat que l'enchaînement avec le contexte antérieur s'opère très souvent par l'intermédiaire du référent « actif », qui ne correspond pas toujours –en dépit des exigences de la tradition normative– au sujet de la proposition : l'analyse des degrés de dynamisme communicatif ne peut se limiter ici à une approche « phrastique » ; le syntagme adjectival détaché, sorte de proposition « réduite », doit être interprété comme un constituant périphérique qui, du point de vue de la connaissance partagée, se présente comme un « pont » entre deux phrases, prolongeant le contexte antérieur par le maintien du référent actif. On remarquera d'ailleurs que le maintien du référent sur plusieurs propositions augmente, si l'on peut dire, les possibilités d'« anacoluthie » grammaticale : l'adjectif détaché qui ouvre chacune des phrases établit une continuité au niveau du paragraphe ou de blocs équivalents ; cet enchaînement des groupes non référentiels s'opère au détriment de la structuration syntaxique stricte.

Considérons par exemple un passage dans lequel le référent actif est sans ambiguïté et sans « concurrence », la forme de première personne ; les syntagmes adjectivaux qui ouvrent chacune des propositions sont rattachés sans difficulté particulière à ce référent. Pour reprendre la terminologie de Halliday, ce qui est « présent à l'esprit » au début de la phrase, ce n'est pas seulement la « qualité » exprimée par tel ou tel adjectif, mais c'est surtout le référent auquel s'applique le constituant détaché :

– Mais qu'ai-je gagné à ma nature réservée ? Froid et sec en matière visuelle, je n'ai rien de l'enthousiaste et du sentimental [...]. Poli, laudatif, admiratif pour les insuffisances qui se proclament intelligences supérieures, mon mépris caché rit [...]. Aventureux et ordonné, passionné et méthodique, il n'y a jamais eu d'être à la fois plus chimérique et plus positif que moi. (Chateaubriand, *Mémoires*, p. 380).

Dans une structuration aussi nette du paragraphe, ce qui enchaîne la construction détachée en début de proposition avec une valeur thématique, c'est à la fois sa fonction « circonstancielle », comme nous le

verrons plus loin, et son rattachement au référent actif, qui peut apparaître sous des formes grammaticales diverses (pronom sujet, déterminant possessif, pronom complément). Dans le cas de redénomination par un syntagme nominal, des « ruptures » morphologiques peuvent survenir, dans le système des accords ; l'extrait suivant offre un exemple de syntagme adjectival détaché qui renvoie à un référent actif masculin (*l'homme*), d'où les formes *coincé*, *dévoré*, « combiné » avec une redénomination de ce même référent par une périphrase de forme féminine (*cette intelligence souveraine*).

– Le problème personnel d'Ivan est donc de savoir s'il sera fidèle à sa logique [...]. L'homme qui ne comprenait pas comment on pouvait aimer son prochain ne comprend pas non plus comment on peut le tuer. Coincé entre une vertu injustifiable et un crime inacceptable, dévoré de pitié et incapable d'amour, solitaire privé du secourable cynisme, la contradiction tuera cette intelligence souveraine. (A. Camus, *L'Homme révolté*, p. 469).

Cette prédication « réduite » que constitue le S. Adj. détaché peut d'ailleurs servir à introduire un nouveau référent, qui devient par là-même actif, d'où des ruptures de construction qu'une approche trop « phrastique » renverrait au domaine de l'anacoluthie ; en réalité,

– Rien ne va vite en besogne comme les cours inférieures (= les cours de justice) ; presque toujours composées d'idiots, de rigoristes imbéciles ou de brutaux fanatiques, à peu près sûrs que de meilleurs yeux corrigeront leurs stupidités, rien ne les arrête aussitôt qu'il s'agit d'en faire. (Sade, 179).

Le syntagme *presque toujours composées* [...], qui renvoie au référent actif *les cours inférieures*, contient, sous la forme d'un complément, le référent nouveau, jusqu'alors inactivé, *idiots, rigoristes* [...] ; ce référent, une fois activé, lui-même caractérisé par *à peu près sûrs* [...], est repris par le clitique *les* auprès du verbe principal. Le syntagme détaché initial demeure ainsi « en l'air » du point de vue syntaxique (du moins dans une conception relativement « moderne » des relations structurales des constituants phrastiques), mais ce type de fonctionne-

ment textuel n'est possible que dans la mesure où le groupe adjectival se rattache à un référent activé.

Le syntagme non référentiel peut aussi renvoyer à des syntagmes nominaux qui ne recouvrent pas un référent activé. On retrouve ici les diverses catégories de référents « accessibles » ou de référents inactivés : accessibles par le contexte linguistique, comme dans :

- Peut-être Félix le sentait-il :
 »On en reparlera tout à l'heure. Descendons ».
 Plate et un peu faubourienne, sa voix détruisait le charme de son visage
 [...] (J. Green, *Le Mauvais lieu*, p. 54),

où le déterminant possessif *sa* rattache le terme voix au contexte antérieur ; accessible par inférence :

- [Au jardin des Tuileries, ce matin [...]. Les bassins au fond desquels se prélassent le ciel luisent comme des regards [...]]. Irisés de soleil et soupirant d'amour, les jets d'eau montent vers le ciel. (Proust, *Les Plaisirs et les jours*, p. 200).

Le référent peut enfin être « entièrement nouveau », inactivé, comme dans :

- Une allumette craqua [...] et la petite flamme rouge traversa l'obscurité, puis toucha la mèche d'une bougie posée sur une table. Étroite et haute, une chambre apparut. (J. Green, *Minuit*, p. 302).

Ainsi semble-t-il possible de combiner les deux échelles de connaissance partagée ; le rattachement à un référent inactif ne permet guère, apparemment, de « justifier » l'antéposition du syntagme adjectival, ce référent ne pouvant être, par définition, présent à l'esprit ; mais le constituant détaché, indépendamment du référent auquel il renvoie, peut se trouver « ancré » dans le contexte linguistique par l'intermédiaire d'un complément. C'est alors ce facteur qui va jouer dans la linéarisation, le groupe complexe ainsi constitué se rapprochant d'ailleurs souvent des « circonstants localisateurs ». Le passage suivant offre l'exemple d'une construction détachée (*scellée au mur*), qui

« annonce » un référent inactif (*une pompe*), mais qui se trouve rattachée au contexte antérieur par le groupe *au mur* ; on remarquera que ce syntagme adjectival est sur le même plan que les syntagmes prépositionnels qui le suivent (qui pourraient facilement être transformés en : *placée près du bombement [...]* ou : *située à l'emplacement...*) :

– [... dans la partie fermette de la bâtisse qui va de l'ancien pressoir au four à pain]. Scellée au mur, près du bombement extérieur du puits, à l'emplacement de l'ancien pressoir, il y a une pompe [...] (Y. Peyré, *La Bibliothèque de Belmont*, p. 141).

ou encore :

– Au lieu du lit qu'elle pensait trouver, sa main palpa un fauteuil dans le genre de celui que [...]. D'abord elle ne vit rien, aveuglée par cette flamme minuscule [...]. Etendu en travers du grand fauteuil de velours cerise aux reflets de braise, un garçon d'environ dix-sept ans dormait [...] (J. Green, *Minuit*, p. 231).

S'il est difficile d'assimiler, dans les exemples qui précèdent, les constituants non référentiels à des topiques, il est tout à fait possible de les analyser comme des unités plus ou moins « présentes à l'esprit », de façon directe ou indirecte, par inférence ou par rattachement au contexte. Proches de circonstants « localisateurs », ces éléments participent pleinement de la dynamique informative et relèvent des catégories de la FSP.

Au même titre que les syntagmes référentiels, ils peuvent être dotés des valeurs de thème ou de thème secondaire. En ce qui concerne la valeur de topique, il convient d'examiner les caractéristiques particulières liées à la prédication seconde ; la problématique de la topicalisation semble en effet étroitement liée à celle de la prédication (le « point de départ », topique de l'énoncé, coïncidant souvent avec « ce dont on va dire quelque chose »), et on doit se demander dans quelle mesure un prédicat « réduit » peut servir de « point de départ » à un autre prédicat.

3.3. La prédication seconde et ses rapports avec la prédication principale

Nous avons insisté jusqu'à présent sur les caractéristiques « contextuelles » des syntagmes non référentiels, sur les possibilités, pour les adjectifs détachés, de correspondre à des degrés de connaissance partagée. Le fait que ce type de constituant recouvre une prédication seconde, une prédication « réduite », a une conséquence d'un autre ordre, qui s'avère toutefois pertinente dans l'analyse en thème/topique : un rapport de sens, relativement variable, s'établit entre les deux prédications en présence ; cette relation, souvent considérée par la tradition scolaire comme la valeur fondamentale et première de la construction, se construit à partir des unités sémantiques contenues dans chacun des constituants (on parlera de « causalité » dans le cas de : *Malade, il n'est pas venu*, de « concession », dans le cas de : *Malade, il est tout de même venu*, d'« hypothèse », dans le cas de : *Malade, il serait resté chez lui*, etc.). Dans la plupart des cas, un « équivalent » peut être trouvé dans les faits de subordination (*Comme il était malade*, ... etc.). En quoi cette valeur « circonstancielle » de la prédication seconde joue-t-elle un rôle dans la problématique de la thématisation ? Deux grandes possibilités doivent être distinguées : le constituant détaché, surtout lorsqu'il s'agit d'un participe, va avoir pour fonction de marquer une relation chronologique, antériorité ou simultanéité, par rapport au prédicat principal :

– Arrivée, elle se trouva mieux. (E. et J. de Goncourt, *Germinie Lacerteux*, p. 236).

– Et, prenant la poignée de son sabre d'une main, il retroussa de l'autre sa moustache. (Vigny, *Cinq-Mars*, p. 62).

Dans l'un ou l'autre cas, la place du constituant non référentiel en début de phrase s'explique par l'application des règles de la FSP : une analyse identique s'appliquerait à une subordonnée initiale (*Pendant qu'il prenait...*, *Après qu'elle fut arrivée...*). Ces groupes antéposés prennent une valeur de « cadre » par rapport au reste de l'énoncé, et sont ainsi dotés d'un degré de dynamisme communicatif peu élevé ; c'est pour de telles constructions que Vasconcellos propose de parler de « thème mineur » ou de « thème secondaire », lorsque le thème

« majeur » est par exemple repris par un clitique sujet, comme dans les exemples cités plus haut. On remarquera de plus que, lorsqu'il s'agit d'antériorité, la linéarisation correspond aux principes de l'iconicité, l'ordre des éléments, des unités informatives (et, dans ce domaine de la chronologie, il ne peut être question des syntagmes référentiels, mais bien des unités à valeur prédicative) « calquant » la séquentialisation des événements (cf. Hiraga, 1994). Il en va de même dans le deuxième cas de figure, lorsque le groupe non référentiel traduit des relations telles que la causalité, la concession, ou l'hypothèse : la partie rhématique de l'énoncé est constituée par le prédicat principal, plus informatif que la prédication réduite :

– Frappée des singularités qu'elle observait chez Octave, elle (= Mme de Malivert) redoutait pour lui une affection de poitrine (Stendhal, *Armance*, p. 25).

– (ses forces lui (= à Octave) manquaient aussi) ; prêt à tomber lui-même, il eut cependant le courage de lui dire [...] (*ibid.*, 117).

– (la toute puissante influence de la mode...) Privé de ce secours, il (= le mérite d'Octave) eût passé inaperçu (*ibid.*, 148).

Il est possible de retrouver ici, comme dans les relations temporelles de successivité, l'illustration de règles, de tendances, relevant de l'iconicité : la notion de conséquence, qu'il s'agisse de conséquence réelle, de conséquence « contrariée », ou de conséquence supposée, peut être rapprochée de celle de succession, le deuxième prédicat se situant dans le prolongement du premier ; la valeur thématique du groupe non référentiel apparaît nettement, dans le cadre de la FSP, dans la mesure où ce constituant est non seulement moins informatif que la suite de l'énoncé, mais se rattache aussi au contexte antérieur, par des procédés divers de « codage » de la connaissance partagée, que nous avons examinés plus haut.

Les syntagmes adjectivaux en prédication seconde semblent donc pouvoir être rattachés à la problématique « informative ». Parmi les raisons qui justifient ce rattachement, l'une ne relève que de l'adjectif : il s'agit de la possibilité de classer ce type d'unité sur l'échelle de la connaissance partagée ; les autres dépendent de ses relations avec divers éléments : lien avec un référent nominal, liaison sémantique avec

le prédicat principal. Peut-on, d'un autre côté, rattacher le syntagme adjectival à la problématique du topique ? Dans le cas de l'adjectif attribut, la fonction de topique semble assez nettement établie ; dans le passage suivant :

– Dans ces récits, une frontière bien tracée sépare l'espace public de l'espace privé, refuge provisoire du romanesque. Provisoire, ce refuge l'est dans la mesure où, inéluctablement, l'état d'abandon finit par affecter la vie intime des personnages les mieux intentionnés [...] (T. Pavel, *L'Art de l'éloignement*, p. 336),

l'adjectif *provisoire* est non seulement thématique, dans la mesure où il reprend un élément du contexte antérieur, mais fonctionne aussi comme un « point de départ » qui permettra un commentaire, une prédication dont il sera le cadre ; il est possible d'imaginer une paraphrase du type : *Pour ce qui est d'être provisoire, P*, et la valeur topicale est marquée, pourrait-on dire, par l'emploi du clitique attribut, qui signale que l'élément détaché n'est pas une « prédication seconde », mais bien le point de départ de la prédication principale.

Qu'en est-il lorsque le syntagme adjectival ne remplit pas cette fonction d'attribut, mais correspond à ce que la tradition classe dans la catégorie des « appositions » ou des « épithètes détachées » ?

Des trois facteurs évoqués plus haut, seul le troisième, la relation sémantique établie entre les deux prédictions, paraît devoir être pris en considération ; on ne voit pas très bien comment les deux autres domaines, celui de la saillance, celui de la connaissance partagée, interviendraient directement ici, même si des rapports peuvent apparaître entre ces phénomènes et la topicalisation, comme nous l'avons déjà rappelé. C'est en revanche la question du « sens », ou des effets de sens, produit par le détachement du syntagme adjectival, qui doit être soulevée. Une distinction s'impose en effet entre deux types de constructions détachées non référentielles : certaines d'entre elles correspondent aux valeurs « circonstancielles » que nous avons citées plus haut, causalité, hypothèse, concession ; d'autres, en revanche, ont un simple rôle « descriptif », le contexte, qu'il s'agisse du sens de l'adjectif lui-même ou du prédicat principal, ne permettant pas d'établir de lien particulier entre les deux prédictions. Dans le premier cas, la

substitution par un prédicat subordonné est d'ordinaire possible, alors qu'elle apparaît comme nettement plus difficile dans la deuxième configuration :

- Arrivé en retard, il a manqué le train (Comme/Parce que...)
- Arrivé en retard, il aurait manqué le train (S'il était arrivé...)
- Assis devant la porte, il lisait le journal (?)

Le fait que la prédication réduite à une subordonnée puisse être analysée comme topique dans :

- Qu'il ait compris, c'est bizarre / je ne peux pas l'imaginer,

conduit à s'interroger sur le prédicat réduit qu'est l'adjectif opposé ; c'est la question des fonctions syntaxiques qui se retrouve ici : l'adjectif sera accepté comme topique dans : *Fatigué, il l'est*, dans la mesure où il remplit la fonction principale d'attribut, « repris » par un clitique, proche en cela des structures du type : *ce livre, je l'ai lu*. C'est la fonction « circonstancielle » qui semble en revanche poser problème. La relation sémantique qui peut s'établir entre la prédication seconde et la prédication principale doit ici être prise en considération : cette relation, qui pourrait être paraphrasée par une subordonnée circonstancielle, permet-elle d'attribuer une fonction de topique au constituant détaché ? Cette solution a été proposée pour les subordonnées hypothétiques (cf. Haiman, 1978 ; Schiffrin, 1992). Si l'on prend en effet comme définition du topique « point de départ » de l'énoncé une définition qui combine à la fois la notion de présupposition (présupposition d'existence pour les syntagmes nominaux, présupposition de vérité pour une proposition) et celle de « pertinence » du commentaire par rapport au topique, on constatera que les subordonnées hypothétiques partagent ces caractéristiques avec les constituants topicalisés ; comme l'écrit Haiman : « Topics in general, like conditionals in particular, are selected from potentially infinite lists, and are implicitly contrasted with the other members of these lists. The basis for their selection is the extralinguistic principle of relevance » (p. 586). L'adjectif et le participe détachés pourraient ainsi être analysés comme des subordonnées réduites dans :

- Malade, il n’a pas pu venir.
- Malade, il resterait chez lui,

correspondant à :

- Pour ce qui est d’être malade, cela entraîne(ra)it que P.

Les valeurs conditionnelles, concessives, causales, autorisent ce rapprochement avec la fonction de topique ; il n’en va pas de même lorsqu’il s’agit des appositions « descriptives », dans lesquelles la prédication seconde ne fait qu’ajouter une information –de second plan, sans doute, mais sans lien sémantique particulier– à la prédication principale. L’antéposition se justifie beaucoup moins que dans les cas précédents ; on rappellera d’ailleurs que, d’un point de vue diachronique, le schéma à apposition descriptive initiale apparaît relativement tard et doit sans doute être expliqué dans une problématique stylistique (cf. Combettes, 1996a). Les textes de français classique présentent, de façon générale, la séquence : Sujet + apposition + verbe, lorsque, justement, l’apposition n’a pas cette valeur topicale qu’elle prend quand elle s’accompagne des valeurs « logiques » circonstancielles. Les appositions « temporelles » posent un problème particulier : elles établissent une relation de simultanéité ou d’antériorité avec le procès porté par le prédicat principal. Leur place en début d’énoncé peut se justifier, comme dans le cas des autres circonstancielles, par un phénomène d’iconicité : leur fonction de thème est indéniable, et la comparaison avec des circonstants nominaux montre qu’elles jouent le même rôle de « cadre » temporel des éléments rhématiques qui suivent dans la phrase. Il paraît cependant difficile d’assimiler ces tours à des topicalisations ; essentiellement constituées de participes, des constructions comme :

- (En) arrivant, il s’est aperçu que...

sont à rapprocher des détachements de circonstants :

- A son arrivée, il s’est aperçu que...,

que l'on analysera dans le cadre de la perspective fonctionnelle, dans la problématique de la « progression de l'information », et non dans celle de la topicalisation. Nous serions ainsi en présence de trois sous-catégories de syntagmes non référentiels adjectivaux, l'appartenance à l'une d'entre elles dépendant surtout du lien qui rattache la prédication seconde à la prédication première :

- topique et thème dans le cas des syntagmes adjectivaux à valeur hypothétique, concessive, ou causale.
- thème, mais non topique, dans le cas des groupes à valeur temporelle.
- rhème secondaire, non topique, dans le cas des groupes à valeur « descriptive ».

On notera, en conclusion, que les principaux problèmes et les diverses approches que nous avons évoquées se retrouvent, dans une large mesure, lorsqu'il s'agit des syntagmes adverbiaux : nous ne pensons pas ici aux adverbes spatiaux ou temporels, qui, en position détachée, peuvent être analysés, dans une perspective fonctionnelle, comme des éléments thématiques, mais aux adverbes de « manière ». Il est en effet possible, dans le cas de couples comme : *Attentif, il regardait [...] / Attentivement, il regardait [...]*, de relever des caractéristiques identiques dans les facteurs qui régissent le fonctionnement thématique de ces deux principaux constituants non référentiels : lien avec le contexte antérieur, rôle dans la continuité thématique (l'adverbe de manière impliquant, dans bon nombre de cas, comme l'adjectif, un « rattachement » à un syntagme nominal), lien sémantique avec le contexte de droite. Il paraît ainsi envisageable de construire une échelle qui rendrait compte de la plus ou moins grande possibilité de thématisation d'un élément non référentiel, qu'il s'agisse de l'adjectif ou de l'adverbe. Il est en revanche plus difficile de prolonger cette symétrie dans le domaine de la topicalisation ; si l'adjectif détaché peut, comme nous l'avons vu, jouer dans certains cas le rôle de point de départ d'une prédication, les adverbiaux de manière ne paraissent pas aptes à remplir cette fonction, différence qu'il serait nécessaire de soumettre à une analyse approfondie.

BIBLIOGRAPHIE

- Chafe, W., 1987, « Cognitive constraints on information flow », in *Coherence and Grounding in Discourse*, R. Tomlin (éd.), Amsterdam : Benjamins.
- Combettes, B., 1996a, « Facteurs textuels et facteurs sémantiques dans la problématique de l'ordre des mots : le cas des constructions détachées », *Langue française* 111, 83-96.
- Combettes, B., 1996b, « Grammaire de phrase et cohérence textuelle : le traitement des constructions détachées », *Travaux de Linguistique* 33, 39-49.
- Dik, S., 1978, *Functional grammar*, Amsterdam, North-Holland.
- Firbas, J., 1964, « On defining the theme in functional sentence analysis », *Travaux Linguistiques de Prague* 1, 267-280.
- Givon, T., 1983, « Topic continuity in discourse : an Introduction », in *Topic continuity in discourse*, T. Givon (éd.), 3-41, Amsterdam : Benjamins.
- Givon, T., 1992, « The grammar of referential coherence as mental processing instructions », *Linguistics* 30, 5-55.
- Haiman, J., 1978, « Conditionals as topics », *Language* 54, 564-589.
- Halliday, M., 1967, « Notes on transitivity and theme in English », *Journal of Linguistics* 3, 199-244.
- Halliday, M., 1970, « Language structure and language function », in *New Horizons in Linguistics*, J. Lyons (éd.), 140-165, Harmondsworth : Penguin.
- Hiraga, M.K., 1994, « Diagrams and metaphors : iconic aspects of Language », *Journal of Pragmatics* 22, 5-21.
- Kuno, S., 1972, « Functional sentence perspective : a case study from Japanese and English », *Linguistic Inquiry* 3, 269-320.
- Lambrecht, K., 1994, *Information structure and sentence form*, Cambridge Univ. Press.
- Paul, H., 1880, (1975), *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Tübingen : Niemeyer.
- Prince, E., 1981, « Toward a taxonomy of given-new information », in *Radical Pragmatics*, P. Cole (éd.), 223-255, New York : Academic Press.
- Reinhart, T., 1982, « Pragmatics and Linguistics : an analysis of sentence topics », *Philosophica* 27, 53-94.
- Schiffrin, D., 1992, « Conditionals as topics in discourse », *Linguistics* 30, 165-197.

- Schlobinski, P. et Schütze-Coburn, S.,
1992, « On the topic of topic and topic continuity », *Linguistics* 30, 89-121.
- Travnicek, F.,
1962, « O tak zvanim aktualnim clenem vetnim [On so-called functional sentence perspective] », *Slovo o slovesnost* 22, 163-171.
- Vasconcellos, M.,
1992, « The theme as message onset : its structure and characteristics », *Linguistics* 30, 147-163.